



---

**Hélène Noizet, Boris Bove, Laurent Costa (dir.),**  
*Paris de parcelles en pixels*

Presses Universitaires de Vincennes – Comité d’histoire de la Ville de  
Paris, Saint-Denis, Paris, 2013, 350 p

**Xavier Rodier**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/racf/2026>  
ISSN : 1951-6207

**Éditeur**

Fédération pour l'édition de la Revue archéologique du centre de la France (FERACF)

**Édition imprimée**

Pagination : 484-486  
ISSN : 0220-6617

**Référence électronique**

Xavier Rodier, « Hélène Noizet, Boris Bove, Laurent Costa (dir.), *Paris de parcelles en pixels* », *Revue archéologique du Centre de la France* [En ligne], Tome 52 | 2013, mis en ligne le 31 décembre 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/racf/2026>

---



Les contenus de la *Revue archéologique du centre de la France* sont disponibles selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

Hélène Noizet, Boris Bove, Laurent Costa (dir.), *Paris de parcelles en pixels*, Presses Universitaires de Vincennes – Comité d'histoire de la Ville de Paris, Saint-Denis, Paris, 2013, 350 p.

---

Cet ouvrage constitue les actes du colloque final du projet ALPAGE financé par l'ANR sous la direction d'Hélène Noizet. La démarche, les méthodes et les résultats y sont présentés successivement et l'on comprend d'emblée que bien d'autres travaux émaneront de ce programme. C'est donc un bilan mais pas une fin tant les perspectives qu'il offre sont nombreuses. L'ouvrage est le parfait produit d'un programme ANR rondement mené auquel on peut tout de même reprocher le choix de l'acronyme si peu urbain ! Le titre de l'ouvrage est quant à lui non seulement beaucoup plus adapté mais aussi parfaitement révélateur du contenu.

À la lecture de l'ouvrage, on ne peut qu'être admiratif face à l'ampleur du travail accompli et féliciter H. Noizet pour avoir dirigé efficacement cette entreprise de 2006 à 2010 en s'emparant des moyens offerts par l'ANR et en répondant parfaitement aux attentes de celle-ci. Elle a su réunir historiens, géomaticiens et informaticiens autour d'un projet sur la ville de Paris, ce qui revient à avoir relevé le double défi de constituer une équipe pour travailler sur Paris au-delà des querelles de chapelles et de convaincre les historiens de l'intérêt d'inscrire leur travaux dans une démarche processuelle. Bien sûr le LAMOP, laboratoire de rattachement d'H. Noizet, est l'un des lieux de développement à la fois de l'histoire quantitative et de l'informatisation des outils de la recherche historique. Néanmoins, la communauté des historiens n'est pas la plus réceptive aux approches formalisées faisant appel à des instruments de recherche qui nécessitent un apprentissage technique.

Le principal résultat d'ALPAGE est la constitution de la base de données géo-historique maintenant à la disposition de tous sur internet (<http://alpage.tge-adonis.fr>) et qui offre aux chercheurs une ressource nouvelle pour travailler sur Paris : en témoignent les articles qui présentent des résultats inédits dans la seconde partie de cet ouvrage, comme par exemple l'exploitation de la spatialisation des censives au XVIII<sup>e</sup> s. (B. Bove, Y. Brault et A. Ruault) ou encore le géocodage du rôle de taille de 1300 (C. Bourlet et A. Layec).

Pour autant, si la démarche est exemplaire, ce projet ANR n'est pas aussi novateur qu'il y paraît à la lecture des préfaces et de l'introduction, ni dans ses approches spatiales ni dans la démarche interdisciplinaire. Ce qui est entièrement neuf c'est le terrain d'étude et son échelle.

En d'autres termes, il fallait un solide courage pour engager cet ambitieux programme sur l'espace parisien mais il ne faut pas oublier que d'autres travaux ont été menés en dehors de la capitale. L'utilisation des SIG pour l'étude historique des villes a dépassé le stade de l'expérience depuis le début des années 2000 en France et fait l'objet de nombreux développements, eux-mêmes fondés sur des travaux méthodologiques d'analyse et de modélisation des dynamiques spatiales à l'interface des sciences historiques et géographiques.

La bibliographie générale de l'ouvrage est révélatrice d'une faible prise en compte des expériences antérieures : sur plus de 310 entrées, seules 19 références méthodologiques sont extérieures au consortium du projet, dont 11 en informatique. Ce fonctionnement autarcique est probablement en partie imputable au principe même de la recherche sur projet. C'est en effet probablement la loi du genre des projets ANR qui impliquent ce resserrement sur soi des collectifs constitués pour ces recherches sur projet. Cette organisation dynamise considérablement la recherche en SHS et livre des résultats tangibles comme en témoigne cet ouvrage. Cependant, le fait de devoir rendre dans un temps limité une production scientifique engendre systématiquement une forme d'autojustification qui amène ici L. Costa, H. Noizet, F. Pouget et J.-M. Ogier, dans l'article concluant la première partie, à expliquer au lecteur tout le bien qu'il doit penser de ce projet réussi !

Les comptes rendus des séances de travail, disponibles en ligne, permettaient de suivre l'avancement du programme mais cela ne constitue pas un débat scientifique. D'autres projets financés par l'ANR ont eu un fonctionnement différent pour avoir une confrontation régulière avec la communauté scientifique : constitution d'un comité scientifique avec lequel l'avancement du projet est discuté régulièrement, séminaires d'étape ouverts en invitant des collègues pour leur expertise, insertion dans les réseaux scientifiques concernés, colloque final avec des intervenants extérieurs au projet.

L'ouvrage comprend une première partie " Méthodes de reconstitution du plan Vasserot " regroupant six articles méthodologiques et une seconde " Analyses spatiales de l'espace urbain " de dix articles. Les contributions présentent de nombreuses redondances, en particulier dans la première partie, voire quelques contradictions sur la construction et l'utilisation du plan Vasserot par exemple.

La première partie est exclusivement consacrée au plan Vasserot qui est constitué d'une collection de 910 plans d'îlots dans un atlas de 24 volumes réalisés entre 1810 et 1836. Dans la seconde on s'attend à trouver les résultats d'études fondées sur les données élaborées selon les méthodes exposées dans la première partie. En fait, il

s'agit d'abord d'une succession de restitutions de plans chronologiques ou chrono-thématiques, sur les enceintes puis sur la ville à la fin du Moyen Âge et au XVIII<sup>e</sup> s. Ils sont très utiles mais l'analyse de l'espace urbain, qui est l'objectif du programme, n'est véritablement à l'œuvre que dans les cinq derniers articles. Celui de S. Robert, H. Noizet, E. Grosso et P. Chareille sur la morphologie parcellaire révèle l'intérêt de la prise en compte des propriétés spatiales des objets manipulés pour l'analyse historique, ici par le calcul de l'orientation des lignes parcellaires et celui d'indices de forme. Ceux de B. Bove, Y. Brault et A. Ruault sur les censives au XVIII<sup>e</sup> s., de C. Bourlet et A. Layec sur la population et la socio-topographie en 1300, de V. Soulay, B. Boissavit-Camus et A. Foviaux sur les établissements religieux du IV<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> s., et enfin celui de B. Bove sur les hôtels aristocratiques en 1300 et 1400, illustrent précisément l'apport de l'exploitation croisée des sources historiques et de l'information spatiale et offrent des démonstrations convaincantes.

Les méthodes, car il y en a plusieurs, exposées dans la première partie, constituent la base de la reconstitution du plan Vasserot. Les résultats significatifs du programme relevés dans l'introduction par H. Noizet, J.-M. Ogier, F. Pouget et B. Bove portent principalement sur ce volet. La reconstitution du plan Vasserot était donc l'enjeu majeur du programme afin de produire un référentiel commun par l'assemblage des plans d'îlots. Les utilisations qui en sont faites par la suite suffisent à convaincre du résultat positif de cet objectif. Cependant, s'il est louable de présenter l'ensemble des méthodes utilisées, même lorsqu'elles sont contradictoires, le lecteur aura du mal à comprendre les raisons du passage de l'une à l'autre. Dans le détail, les choix sont clairement justifiés et les résultats sont critiqués. On salue ici une démarche scientifique robuste. Pour autant, la déconnexion entre l'explication du géoréférencement et celle de la vectorisation automatique ne permet pas de comprendre aisément la démarche globale, malgré le schéma dans l'introduction, et donne l'impression que chaque tâche a été effectuée sans tenir compte des contraintes de l'autre. La vectorisation automatisée (R. Raveaux, J.-C. Burie et J.-M. Ogier) fait l'objet d'un article qui expose les enjeux informatiques mais le résultat pour l'ensemble du plan n'est pas présenté. L'adéquation entre l'assemblage des planches géoréférencées et le plan vectoriel n'est pas discutée et il faut attendre l'article sur la morphologie parcellaire (S. Robert, H. Noizet, E. Grosso et P. Chareille ; p. 197) pour voir un plan vectoriel d'ensemble, sans que l'on sache finalement comment il a été obtenu puisqu'il semble qu'il y ait eu deux vectorisations, l'une manuelle, l'autre automatisée. De la même manière, plusieurs des auteurs de l'ouvrage reconnaissent ce qui

est admis par l'ensemble de la communauté scientifique : le géoréférencement de plans anciens est toujours un compromis. La rigueur avec laquelle est appliquée une méthode de géoréférencement unique (transformation affine) à l'ensemble du plan (P. Chareille, A. Bouju, A.-L. Bethe et H. Noizet) est alors discutable puisque qu'elle n'est pas nécessairement le meilleur compromis pour chaque planche. Or l'échelle d'utilisation du plan par la suite est souvent celle des planches individuelles. La validation des résultats obtenus est proposée selon deux approches différentes. La première (P. Chareille, A. Bouju, A.-L. Bethe et H. Noizet) repose sur le calcul d'un coefficient de déformation du géoréférencement, la seconde (F. Pouget et U. André) compare les différences géométriques entre le plan Vasserot et le plan cadastral actuel. Les résultats ne semblent pas cohérents puisqu'il n'y a *a priori* pas de corrélation entre les valeurs fortes du coefficient de déformation (p. 48, figure 7) et les écarts topographiques les plus grands (p. 69, figure 4). La seconde méthode n'est pas des plus limpide car les paramètres calculés ne sont pas tous définis et elle repose sur des parcelles tests sélectionnées sur les mêmes critères que ceux estimés ensuite (dans ce cas la corrélation est plutôt bonne !). La première, avec le calcul du coefficient de déformation, est en fait une mesure du compromis. En effet, il repose sur l'exploitation des paramètres des fichiers de géoréférencement qui me semble erronée. Ces fichiers donnent des informations sur un raster après rééchantillonnage, c'est-à-dire une fois que le géoréférencement est effectué. Le coefficient proposé n'est donc pas un coefficient de déformation des plans originaux vers ceux géoréférencés mais un coefficient de déformation entre les rasters produits (les nouvelles matrices issues du rééchantillonnage) par le processus de géoréférencement et le système de projection utilisé. Son application pour comparer les coordonnées (x, y) de l'image source (planche du plan Vasserot) et (X, Y) du plan de référence (plan actuel), n'est donc pas adaptée, ce qui expliquerait l'absence de corrélation avec la RMS (erreur quadratique moyenne) et le nombre de points de calage (p. 48). En outre, la définition des paramètres de transformation utilisés dans le calcul de d (p. 47) est incohérente avec celle qui est donnée dans la note 58 : les lignes 2 et 3 correspondent aux paramètres de rotation D et B.

On comprend entre les lignes, comme en filigrane de la publication, que l'équipe ALPAGE a constitué un système d'information riche de beaucoup plus de données que le seul plan Vasserot, même si celui-ci constitue le pivot autour duquel s'est structuré l'ensemble du projet. On regrettera cependant que la publication soit finalement une juxtaposition de travaux réalisés dans le cadre d'ALPAGE plutôt que la synthèse du

programme organisée autour de la structure du système d'information et des résultats auxquels il a permis de parvenir. Il me semble que cela masque l'absence de modèle conceptuel global et de définition stricte d'objets de topographie historique communs permettant de manipuler des données comparables à l'échelle de Paris. La notion d'« objet historique » est utilisée à plusieurs reprises par différents auteurs sans qu'il en soit donné une définition, chaque auteur l'utilisant à sa guise. C'est tour à tour une paroisse, une enceinte, une église, un hôtel, une parcelle sans qu'aucun caractère commun ne permette leur analyse comparée. Cette absence de formalisation de ce qui semble devoir constituer le plus petit dénominateur commun entre les chercheurs du programme est regrettable : *a minima* une grille d'analyse transversale eut été souhaitable afin de rendre les objets et les analyses comparables. Là encore, il est dommage de ne pas avoir confronté la démarche à d'autres expériences antérieures dont aurait pu bénéficier le projet. L'utilisation du thésaurus du Centre national d'archéologie urbaine, par exemple, aurait permis une définition plus stricte des objets. Seul l'article de V. Soulay, B. Boissavit-Camus et A. Foviaux sur les établissements religieux du IV<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> s. présente et discute le modèle de données et par conséquent la formalisation des objets historiques manipulés. Si cette démarche et un traitement homogène de leur tracé avaient été appliqués de manière homogène à l'étude des enceintes successives (H. Noizet pour celle du X<sup>e</sup> s. ; H. Noizet et E. Lallau pour celle de Philippe Auguste ; N. Fauchère et A.-L. Bethe pour celle de Charles V ; Y. Brault pour celle des Fossés jaunes), elle aurait permis de mettre en évidence l'état des connaissances de manière comparable sur chacune d'entre elles sans empêcher d'aller plus loin en développant une méthode ou une autre selon le dossier de sources à disposition afin d'en tirer le profit maximum.

Le SIG est utilisé comme un puissant outil de cartographie permettant de croiser les informations issues de différentes sources mais seulement comme cela, en dehors de l'article sur la morphologie parcellaire (S. Robert, H. Noizet, E. Grosso et P. Chareille). La majorité des contributions qui portent sur des données historiques les mobilisent pour produire des plans par état chronologique à des dates fixes, ou plutôt des fourchettes de date. Cette étape de mise en place des données de la topographie historique est indispensable mais elle correspond à une manière de travailler sur l'espace urbain qui a été justement largement renouvelé par l'utilisation des SIG. Ce n'est pas l'outil qui fait la modernité de la recherche mais la manière dont la recherche exploite les possibilités offertes par l'outil, renouvelant alors ses propres perspectives.

Il est dommage de ne pas exploiter les capacités des SIG qui permettent d'analyser les données dans la diachronie, c'est-à-dire en respectant au mieux la temporalité des objets historiques au lieu de les contraindre dans des états chronologiques dont les bornes sont par définition discutables. Même les cartes de changement entre deux états par exemple sont inexistantes, malgré la tentative de B. Bove à propos des hôtels aristocratiques dont la figure 21b (p. 277) montre la permanence de 1300 à 1400 mais ni les gains ni les pertes qui auraient permis de donner une idée de la dynamique. Or, c'est en s'intéressant aux dynamiques de transformation de l'espace urbain qu'il est possible de contribuer à l'objectif de compréhension de la fabrique urbaine.

La quantité impressionnante de sources mobilisées dans le cadre du programme afin de constituer une base de données géographique à la disposition des chercheurs est non seulement une démarche louable mais aussi le résultat majeur d'ALPAGE. Aucun historien ne peut plus entamer de recherche sur Paris sans commencer par consulter la plate-forme de webmapping d'ALPAGE, mais l'outil partagé ne suffira pas seul au prolongement du programme : il faudra à mon sens définir des objets historiques partagés pour aborder l'histoire des transformations spatiales de l'espace parisien.

Xavier Rodier

UMR 7324 CITERES Laboratoire Archéologie et Territoires